

On peut même dire que le changement à la quinte supérieure ou inférieure est tellement naturel à Bach qu'il y pense sans éprouver le besoin de le faire savoir : ainsi la 2<sup>e</sup> partie de l'*Entrée* dans la *Suite* commence énergiquement en *Mi Maj.* et cette première phrase se termine par une déviation brusque en *fa dièse m.* ; il y a lieu d'admettre que Bach a pensé entre temps à *La Maj.*

En réalité, Bach, assembleur de notes original et puissant est respectueux de l'existence des tonalités, mais supporte mal l'uniforme taillé à la mode de *Do*

*Majeur.* Contrapontiste plutôt qu'harmôniste, ce n'est pas par des accords dissonants ni par des modulations inattendues, c'est par un déplacement presque incessant de sa pensée dans le plan tonal et par l'emploi de gammes plus libres que celles de *Do Majeur* ou de notre *do mineur* qu'il est lui-même ; et c'est par là qu'il a conquis une place si grande dans l'art par excellence libre, et c'est par là qu'il trouve un accueil si chaleureux et si fidèle auprès de notre génération. J.-S. Bach n'a pas un mineur à lui ; ce qui est bien à lui, c'est la quasi-impossibilité de garder

longtemps une tonalité à l'état pur, surtout s'il s'agit d'une tonalité majeure. Tâcher de mettre en lumière quelques uns des moyens par lesquels se manifestent ce tempérament et cette personnalité, tel a été mon objet. Que cet hardiesse me soit pardonnée, qu'elle soit considérée comme le témoignage et le fruit de l'admiration d'un esprit critique pour un génie créateur !

G. LEPRINCE

Professeur agrégé de Troisième,  
chargé du Cours de Culture musicale,  
au Lycée d'Orléans.

## PLAIDOYER POUR LA MUSIQUE <sup>(1)</sup>

Vers 1917, quelque part en arrière des lignes françaises, dans un hôpital, un médecin militaire avait remarqué, parmi les blessés allemands qu'il soignait, un feldwebel au visage glacial, aux yeux durs, hostile, compassé, raidi par la haine et l'orgueil, et qui jamais ne laissait descendre sur l'infirmier ou sur le major, une parole, un regard de remerciement.

Et voici, qu'un matin, courbé sur la jambe blessée, le major achevait de la panser tout en sifflotant distraitemment, quand il eut tout à coup la sensation que le regard du patient venait de changer de nature : il se redressa, et vit, détendue, sensible, confiante, cette figure jusqu'alors immuablement fermée.

Et cette figure se mit à sourire et cette bouche se mit à murmurer : « Dites, monsieur, c'est... III<sup>e</sup> Symphonie, n'est-ce pas que vous... sifflez ? ». Bientôt le visage a repris son immobilité glaciale. Mais le major, quelques secondes, a ressenti l'impression qu'on éprouve devant un pont soudain jeté sur un abîme.

Tel est le récit que nous pouvons lire dans un des livres de guerre de G. Duhamel et, au seuil de ce plaidoyer, je n'ai pu trouver symbole plus significatif que ces pages où nous voyons la musique nous arracher à tout ce qui, en nous, est *le mal*, et triompher sans effort des souffrances de la chair et de l'hostilité du cœur. Une fois de plus, Saint-Georges avait terrassé le dragon !

Que ce mot de plaidoyer n'étonne personne. Elle a besoin, cette pauvre musique, d'un avocat bon ou mauvais. Nous avons les oreilles si rebattues du mot *crise* que j'hésite à l'employer une fois de plus. Qu'est-ce qui ne souffre pas d'une crise autour de nous, à ce qu'on raconte ? Les hommes et les saisons, les doctrines et les nations, la pédagogie, le commerce, la physique, la politique, la société et les nerfs. Est-ce vrai ? Je n'en sais rien et d'ailleurs ce n'est pas le lieu de le rechercher. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la musique traverse en ce moment une crise qui ne paraît pas être une crise de croissance.

Sur ces mots, une objection se présente aussitôt : la musique, dira-t-on ? Mais nous en sommes inondés ! Elle pleut de toutes parts, et rares sont les maisons où chaque jour, plusieurs heures durant parfois, on n'ouvre le robinet à musique : si bien qu'elle forme à présent l'accompagnement de l'appétitif, du dessert, de la lecture, de l'entretien, de la rêverie... Ce qui traverse une crise à l'heure actuelle, ce n'est pas la musique, c'est le silence.

Tout cela est vrai sans doute. Mais peut-être est-il vrai aussi que si, depuis quinze ans, la musique abonde et ruisselle, elle a perdu en efficace ce qu'elle a gagné... faut-il dire en volume ? Elle s'est, comme toute chose prodiguée, banalisée, sinon avilie. Elle nous emplit les oreilles. Pour combien d'entre nous va-t-elle au delà ? Elle, qui devrait être presque une religion, elle est devenue moins qu'une distraction : une habitude. Dans trop de cas, la musique nous asperge, elle ne nous nourrit plus. Ne se plaint-on pas sans cesse de la qualité des auditions ? Si vous demandez chez quelque marchand de musique de province, les concertos de Beethoven ou celui de Schumann, ne vous répondra-t-il pas : « Il faut les faire venir : ça ne se demande jamais ! ». Les critiques spécialisés ne louent pas le *courage* des firmes phonographiques qui lancent sur le marché ces disques dits « de grande musique » ? Il ne s'agit pas ici de reprendre le procès cent fois instruit de la T.S.F. D'ailleurs, elle a rendu des services et elle en rend encore ; elle a développé et nourri chez les meilleurs d'entre nous le goût musical le plus authentique ; elle fournit au mélomane qui, pour une raison ou pour une autre, ne peut aller au concert, de quoi assouvir sa passion et accroître sa culture. Et puis à cette crise de la musique on peut assigner d'autres causes : inquiétude du lendemain, angoisses de toutes sortes, qu'alimente obstinément la lecture du journal quotidien, fracas d'armes, remuements de foules ou d'armées à tous les points de l'horizon, spectacle d'un monde où l'âme des canons tend de plus en plus à supplanter l'âme des violons...

Mais pour beaucoup la T.S.F. a été ce que l'on appelle une « solution de facilité ».

Pourquoi, a-t-on dit, ces heures de gammes, d'exercices, ces méthodes de vélocité, et Czerny et Clémenti, quand nous avons à notre disposition les plus fameux orchestres, les

meilleurs solistes, les plus grands chanteurs ? A quoi bon s'évertuer à racler un violon quand on a là, en conserve, Yéhudi Menuhin lui-même ? Pourquoi s'acharner à développer le filet de voix que l'on tient de la nature quand on peut à volonté entendre Richard Tauber ou Marian Anderson ? Sans doute, l'essentiel est d'aimer la musique, d'en entendre, de s'en nourrir. Et je ne vais pas me donner le ridicule de faire l'éloge du plus décané, du plus pur des arts, car il est le plus dégagé des servitudes de la matière, ces servitudes que le bronze, que la pierre, que la couleur, chimiquement si instable, font peser sur les épaules du peintre ou du sculpteur ; que le langage, plus impur encore, plus instable dans le temps et plus limité dans l'espace, fait peser sur celles de l'écrivain. Plus pure que les autres arts, la musique est aussi plus humaine, impose à qui l'aime un *modelé* plus attendri, donne à la sensibilité des résonances plus profondes et plus attirantes, devient plus promptement une part intime et vivante de vous-mêmes, jusqu'à se faire besoin, passion, parfois même religion.

On s'est souvent moqué du mélomane et Sénèque, déjà, raillait ces fanatiques toujours en train de chantonner à bouche close, même quand ils suivent un enterrement. Mais pourquoi mélomanie (on ne parle guère de picturomanie ou de sculpturomanie) sinon parce que c'est la musique qui nous donne les joies les plus profondes, et nous fait oublier la *condition humaine*, non pas en nous engourdissant comme une sorte d'opium, mais en nous ouvrant des univers magiques et en nous élevant au-dessus de nous-mêmes ?

Seulement, si l'essentiel est d'aimer la musique, cet amour ne sera vraiment solide et fécond que s'il prend racine dans une connaissance personnelle, sommaire ou profonde, de la technique instrumentale et des grandes œuvres du passé. Les véritables progrès de la musique, la véritable culture musicale d'une nation se mesurent avant tout, non pas au nombre de ceux qui l'écoutent, mais de ceux qui la pratiquent. En matière de littérature, que penserait-on d'un amateur qui ne saurait pas lire et qui, se contentant d'écouter les œuvres, se verrait ainsi refusé le plaisir de tenir dans les mains un livre aimé. de le reprendre à loisir et de le méditer ? Comparaison n'est pas raison sans doute et la musique par nature est faite pour

1<sup>o</sup>) Extrait de la causerie faite à Lille, le 14 novembre dernier, pour introduire une audition donnée par de jeunes élèves amateurs.

être écoutée. Mais que l'on en croie ici quel qu'un qui est venu très tard vers elle, qui ne sera toute sa vie qu'un méchant tapoteur de clavier, et qui pourtant ne voudrait pas échanger son piano contre le phonographe électrique le plus perfectionné : la musique mécanique, en ondes ou en pastilles d'ébonite, ne peut être, du point de vue éducatif, qu'une force d'appoint. Elle viendra la plupart du temps enrichir la culture musicale, elle n'en créera point le goût et le désir profond. La musique réclame la pratique, dès le jeune âge, du solfège, du chant, d'un instrument, et aussi quelques notions d'harmonie. C'est à ces seules conditions qu'elle réalisera le paradoxe de favoriser en chacun de nous, à la fois le sens de la discipline et des joies collectives, et la conquête et l'enrichissement de notre personnalité la plus authentique.

On a beaucoup parlé depuis la guerre, de la valeur éducative du sport, vanté la trempe qu'il donne au caractère, en développant l'esprit d'équipe, la subordination, le sacrifice même, de chacun et de tous à l'ensemble. Mais de tels arguments ne valent-ils pas davantage pour la pratique de la musique en commun ? Songez à l'abnégation des musiciens d'un orchestre, troupe anonyme, serviteurs modestes de l'œuvre qu'ils exécutent, qu'il s'agisse des grands ensembles symphoniques, composés de musiciens excellents et éprouvés, ou d'une fanfare, ou d'une chorale de lycée ou d'amicale, la discipline doit être la même. Il s'agit de se fondre dans l'unité du groupe, de devenir la partie indiscernable d'un tout, sans que le timbalier ou le simple choriste puissent penser recevoir moins d'applaudissements que le violon solo ou le fort ténor.

D'autre part, puisque notre époque professe la religion des sentiments collectifs, si souvent invoqués autour de nous au nom de mystiques diverses, il faut lui dire que ces sentiments collectifs, dans ce qu'ils ont de plus noble et de plus humain, le chant choral depuis longtemps les a créés et fortifiés; lui aussi, il nous donne d'émouvantes sensations d'unanimité. Et celui-là connaît vraiment la communion qui, sans pouvoir la distinguer des autres, sent sa voix vivre et monter mêlée à celle de ses camarades, tous soumis à la même discipline, tous vibrant de la même émotion, tous multipliant leur allégresse ou leur désolation de toutes les allégresses et de toutes les désolations voisines : minutes poignantes ou exaltantes où semblent s'accroître nos forces et la portée de notre appel...

Puisqu'on se montre à présent préoccupé d'assurer à tous, petits et grands, des loisirs (et le loisir est tout autre chose que le désœuvrement), ce serait le devoir absolu des organismes professionnels et des gouvernants, de veiller, chez les enfants d'abord, au développement d'une large culture humaine; et sans vouloir tout confisquer au profit des muses, sans même empiéter sur le plein air, il faut dire et répéter que, dans cette culture, la musique doit avoir une place d'honneur...

Mieux encore : sans aller jusqu'au chant choral et à la musique symphonique, que l'on songe aux liens que la musique sait multiplier, à ce qu'on voyait autrefois souvent et qui se fait à présent beaucoup plus rare : ces petits groupes qui se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour jouer trios, quatuors, réduction de symphonies ;

que l'on songe à la fraternité profonde qui s'établissait de la sorte entre ces mélomanes, comme d'ailleurs entre deux amis qui s'exerçaient à faire du quatre mains sur un méchant piano droit, et dévoraient toutes les partitions qu'ils pouvaient trouver. Il est facile d'ironiser sur ces amateurs plus riches de bonne volonté, de naïveté parfois, que de talent, d'évoquer le *coup du crochet* ou Tartarin chantant chez Mme Bézuquet le duo de *Robert le Diable* : nan ! nan ! nan ! Une chose est sûre : c'est souvent chez eux qu'on rencontre l'amour le plus pur et le plus désintéressé de la musique. Il n'est pas moins certain que, même si le résultat extérieur est mince, ils ont dû à leurs études musicales un singulier approfondissement d'eux-mêmes; et c'est par là que je voudrais terminer cette trop longue causerie.

Apprendre la musique, c'est apprendre que tout doit se semer dans la peine pour se développer dans l'amour, comme le blé qui veut le labour pour croître... Leçon nécessaire que cette victoire sur la facilité, la frivolité, l'ennui, la lassitude, et plus utile que jamais, s'il est vrai que les hommes d'à présent, et les enfants, sont en train de désapprendre l'effort.

Mais ce n'est là qu'un profit purement négatif; et, si la pratique de la musique ne procurait que ce seul bénéfice, je ne risquerais guère de soulever ici l'enthousiasme. Il y a autre chose; il en est des œuvres musicales comme de toute œuvre digne de ce nom : elle ne livre pas son contenu du premier coup. Pour les plus grandes d'entre elles, même, ce contenu est à peu près inépuisable. Il en va comme d'un livre aimé, un poème favori, que nous reprenons sans cesse jusqu'à le connaître presque par cœur et dont chaque lecture nous apporte une révélation de plus, une jouissance nouvelle. Mais le disque dira-t-on ? N'offre-t-il pas les mêmes possibilités ? Non, il faut s'être avancé pas à pas à travers une sonate ou une partition, l'avoir déchiffrée; puis travaillée, mesure par mesure, avoir écouté naître sous ses doigts chaque note, chaque accord, attentif à surprendre le secret des modulations, à sentir l'ombre descendre ou la lumière surgir avec telle chute dans le mode mineur, telle irruption dans le majeur, pour posséder vraiment une œuvre musicale. Seule, une pareille expérience nous vaudra, outre la joie de la difficulté vaincue, un véritable enrichissement intérieur. Que m'importe à moi la perfection d'un disque acquise à prix d'argent ? Que m'importe même telle représentation triomphale avec les plus célèbres chanteurs et le théâtre croulant d'applaudissements ? Cela n'égalera jamais la révélation unique que fut telle phrase que j'ai découverte dans la solitude et le silence, et dont dix et vingt fois j'ai épié la naissance sous mes doigts, dans une tension ardente, avide de la retenir enfin et de la mêler à ma vie. D'ailleurs l'audition des grands orchestres ou des solistes fameux en prendra une valeur double, si elle a été préparée par cette humble et patiente familiarité avec le texte de la sonate ou la réduction de la symphonie.

Et surtout, et enfin, non seulement de la sorte nous approfondirons notre connaissance de la musique, mais encore, nous nous approfondirons nous-mêmes. Tout cela est plus nécessaire que jamais. Car le monde actuel nous offre trop d'occasions de perdre notre

âme. Laissons de côté l'anxiété du lendemain, l'envahissement du mensonge, de la folie ou de la haine. Il faut encore prendre garde, si la machine nous a libérés de certaines servitudes, elle tend aussi, dans l'inexorable monotonie de la tâche quotidienne, à faire de nous des bêtes épuisées qui, au sortir du bureau ou de l'atelier, ne songent plus qu'à manger, digérer et dormir. Il faut prendre garde aux mystiques collectives, aux emballements de masse, qui non seulement risquent de nous emporter comme des fétus vers la catastrophe, mais encore, avant tout, d'étouffer nos voix intérieures. Trop de gens, sous trop de prétextes, veulent nous voler à nous-mêmes. Il est possible que l'avenir appartienne aux masses disciplinées, ou aux passions collectives. Mais il reste vrai que la conquête et la possession de soi demeureront toujours la clef, je ne dis pas du bonheur, qui peut prétendre livrer le secret du bonheur ? mais de toute vie digne de ce nom. Nous serons ce que nous vaudrons, nous, nous seul, et non pas ce que vaudra le peuple, le clan, le parti ou la classe auquel nous appartenons. Et si nous sauvons notre âme, nous la sauverons avant tout en prenant conscience de ce que nous valons et de ce que nous voulons, et en tâchant de vouloir mieux et de valoir plus. Il est banal peut-être de dire qu'elle est un moyen de connaissance de soi. Non, il ne s'agit pas seulement de remarquer que tel mouvement de sonate commence par l'accord de septième diminuée, ou que l'adagio est à la sous-dominante de l'allegro; ni de se débrouiller sans effort parmi les méandres de la fugue à l'écevisse ou de contrepoint double ou triple. Il s'agit, en jouant, à la fois avec patience et passion, de suivre en soi la marche d'un chant, le retentissement d'un accord, d'épier les profondes et mystérieuses vibrations qui s'éveillent, attentif à sa réception propre, à sa résonance particulière...

Ainsi, discipline et patience, fraternité et sympathie humaines, hautes joies et pures consolations, révélations sur les choses et sur nous-mêmes... Je ne sais plus où, dans la Bible, je crois, il est une phrase qui dit : « *Non impedias musicam* » : n'empêchez pas la musique. Faut-il la redire ici ? N'empêchez pas la musique, c'est-à-dire non seulement aimez-la, mais pratiquez-la. N'empêchez pas la musique, c'est-à-dire, écoutez, nourrissez la musique de votre âme et celle de l'âme de vos enfants, cette musique que tout homme porte en soi, comme disait déjà la Portia de Shakespeare. Et puisque voici écoulés les moments accordés en cette réunion au langage vulgaire et aux sons impurs, puisque c'est le tour des Muses à présent, puissent les chants que vous allez entendre éveiller en vous de profonds et durables échos.

Roger DELBIAUSSE,  
Professeur de Première Supérieure  
au Lycée de Lille.

